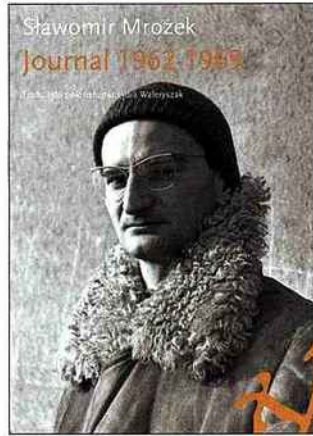


**Jean-François Bert
et Elisabetta Basso (dir.)**
Foucault à Münsterlingen
EHESS

Le 2 mars 1954, un jeune assistant de psychologie de l'université de Lille nommé Michel Foucault se rend à Münsterlingen, sur la rive suisse du lac de Constance, où le directeur de l'asile cantonal l'a invité à assister au défilé des fous qu'il organise chaque année à l'occasion du carnaval. Le même jour, il rencontre le célèbre Ludwig Binswanger, directeur du sanatorium voisin de Kreuzlingen, pionnier de l'analyse existentielle qui révolutionne alors le traitement de la folie et a éveillé depuis longtemps l'intérêt des philosophes existentialistes français. Foucault travaille précisément à la préface de l'édition française du *Rêve et l'Existence* de Binswanger, traduit par son amie Jacqueline Verdeaux qui l'accompagne en Suisse et y réalise de nombreuses photographies.

Comme le suggèrent l'anthropologue Emmanuel Désveaux et l'historien des religions Yann Dahhaoui, c'est peut-être le carnaval lui-même – lieu par excellence du rapprochement de la folie et de la mort, où s'exprime, sous le couvert du masque, la « part maudite » de la société – qui bouleverse le plus profondément le futur auteur de *l'Histoire de la folie à l'âge classique*, faisant de cette journée « l'urscene de toute la dramaturgie foucauldienne ». Le thème de la « fête des fous » ponctuera ainsi régulièrement l'ensemble de son œuvre. C'est cependant moins à une fête des fous que de l'intelligence que convie cette étonnante monographie, aux confins de l'enquête historique et du roman d'une pensée. Une date, un lieu, un personnage, des documents : avec une érudition sans faille, l'ouvrage arpente selon tous les axes les circonstances singulières qui lui fournissent son argument, sous la forme kaléidoscopique d'une archive ouverte des plus stimulantes.

Laurent Perez



Slawomir Mrozek
Journal. 1962-1969
Noir sur blanc

Slawomir Mrozek est le dramaturge de l'ancien Est le plus connu. Son théâtre s'imposa d'abord comme un mélange de Ionesco et du *slapstick*, comme une version dérisoire du monde au sein même d'une société, polonaise et communiste, qui ne se réclamait que de la maîtrise du sens et du cheminement vers un indiscutable avenir « radieux ». D'emblée, par les pouvoirs du rire auxquels le Roman Polanski des années 1960 s'est associé, Mrozek a déstabilisé ces certitudes. Il s'est constitué en analyste froid, intransigeant et insoumis de ce qu'il appellera « l'enfer » quotidien qu'il finira par quitter pour errer dans le monde. Il m'a semblé être, pour l'avoir connu pendant longtemps, le Buster Keaton pendant heures sombres de l'Europe.

Aujourd'hui son *Journal. 1962-1969* révèle la face cachée et tourmentée d'un autre Mrozek. Journal des confrontations avec soi dans des nuits agitées et des voyages aux épisodes imprévus. Méconnaissable, le dramaturge qui m'était familier se livre ici, au cœur des affres « dostoïevskiennes », à des dialogues fondamentaux sur la peur comme habitude et la perspective du suicide, sur la douleur suscitée par la douleur, sur la volonté de ne plus chercher refuge dans l'ironie obstinément cultivée. À cela s'ajoutent d'autres remarques étonnantes sur l'alcool et les narcotiques, sur les premières années à Varsovie et son arrivée à Paris à l'Odéon, en plein cœur du alors mythique Quartier latin. C'est un Mrozek inconnu qui se dévoile ici et qui alterne sans cesse les registres avec une liberté que l'on ne lui connaissait pas. Comment ne pas être surpris d'apprendre que lui, l'auteur du célèbre *Tango*, se trouve sans cesse en compétition avec son *alter ego* occidental, Harold Pinter. Qui l'eût cru ? Ce *Journal* est un chef-d'œuvre.

Georges Banu

EMMANUEL
HOCQUARD

Les élégies



rf
Poésie/Gallimard

Emmanuel Hocquard
Les Élégies
Gallimard

La collection de poésie au format poche de Gallimard fête ses cinquante ans et accueille *les Élégies* d'Emmanuel Hocquard. S'y développe « une alternance de mémoire et d'oubli pour les choses connues / et puis l'indifférence aux choses sues ». Publié en 1990, ce livre pratique un retournement de ce genre poétique qui le débarrasse de sa dimension biographique exacerbée par la plainte, et l'entraîne dans une instabilité susceptible d'apporter des éclairages inattendus sur un passé remontant à la surface pour être emporté par un présent lâchant la bride à tout ce qui le prolonge. Hocquard s'en tient à ce qu'il peut saisir, retenir avec ses outils ordinaires, se déplace avec vigilance et agilité, car il a pleinement intégré que « les anciens mots conviennent aux situations nouvelles ». Il a entendu Ludwig Wittgenstein, et sait qu'il faut savoir écrire « à la hauteur où on est. Et l'on n'y est pas monté sur des échasses ou sur une échelle, mais simplement debout sur ses pieds ». Ses élégies ne sont ni démonstratives, ni retentissantes. Elles apparaissent comme des ensembles d'éléments fragmentés, composites, mais qui obéissent à un même élan. Des préparatifs sont sans cesse ravivés par la proximité d'étranges voyages. Des lieux, des objets, des informations s'accumulent dans une mise à l'épreuve de relations élargies. Des listes de choses, apparemment fort différentes, produisent de foisonnantes résonances. Puisque « tout va au fond, tout sonne sous la pioche... », Hocquard agence des vestiges anciens, chargés d'histoire, et modernes, plus problématiques à cerner, donne une transparence à une activité secrète et exhibe ainsi cet intérieur qui préside à la construction du poème comme « une brèche délibérée dans le temps des paroles ».

Didier Arnaudet

anne-james
chaton



cales

elle regarde
passer les gens

Anne-James Chaton
Elle regarde passer les gens
Verticales

Si l'on sait ce qu'est le minimalisme en art et en musique, l'affaire est moins claire en littérature. Le terme est bien apparu dans les années 1980, pour désigner des écrivains des éditions de Minuit qui, tels Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint ou Éric Chevillard, partageaient l'héritage du Nouveau Roman et une manière de détachement à l'égard du monde et du récit. Mais il resta enclavé dans le phénomène éditorial aussi bien que dans l'imprécision conceptuelle. Il est pourtant un auteur qui nous met sur la voie de ce que peut être le minimalisme en littérature. Œuvrant depuis une quinzaine d'années à la croisée de l'écriture, de la performance, de la scène musicale et des arts plastiques, Anne-James Chaton sait que le minimalisme est d'abord un formalisme. Dans ses livres comme dans ses collaborations avec les musiciens Andy Moor ou Carsten Nicolai, il en reprend les traits fondamentaux : le dépouillement, la simplicité, la réductionnisme, la neutralité, le principe de répétition. Il livre aujourd'hui son œuvre la plus aboutie. Composée exclusivement de phrases simples introduites par le pronom « elle », *Elle regarde passer les gens* offre, en 250 pages, douze chapitres et treize destins de femmes, jamais nommées mais toutes reconnaissables, une traversée naletante du 20^e siècle, du « nouveau siècle » à « la chute du mur de Berlin », de Camille Claudel à Lady Diana, dans une synthèse somptueuse entre poème et roman, musicalité et narrativité, impersonnalité énonciative et personnalisation multiple, pauvreté syntaxique et magnificence épique. Manifeste minimaliste aussi bien que féministe, *Elle regarde passer les gens* nous rappelle de la plus belle manière que, au plan formel comme au plan culturel, *less is more*.

Emmanuel Tibloux